



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

13 (2001)
Intellectuelles

Jean-Paul DEPRETTO

**Olga ADAMOVA-SLIOZBERG et alii,
L'aujourd'hui blessé, Lagrasse,
Éditions Verdier, collection « Slovo »,
1997, 441 p.**

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Jean-Paul DEPRETTO, « Olga ADAMOVA-SLIOZBERG et alii, *L'aujourd'hui blessé*, Lagrasse, Éditions Verdier, collection « Slovo », 1997, 441 p. », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 13 | 2001, mis en ligne le 19 mars 2003, consulté le 11 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/155>

Éditeur : Presses universitaires du Mirail

<http://clio.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://clio.revues.org/155>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Jean-Paul DEPRETTO

Olga ADAMOVA-SLIOZBERG et alii, *L'aujourd'hui blessé*, Lagrasse, Éditions Verdier, collection « Slovo », 1997, 441 p.

Pagination de l'édition papier : p. 256-258

- 1 Paru en URSS au moment de la perestroïka (1989), sous le titre *Cela pèse jusqu'à aujourd'hui*, ce recueil prend place dans une collection de qualité, qui a publié notamment des textes de V. Chalamov, connu pour ses *Récits de Kolyma*. Il regroupe quatorze témoignages de femmes qui ont été détenues dans les prisons et les camps soviétiques entre 1922 et 1965. Certes, ce n'est pas la première fois que le public français peut lire des souvenirs d'ex-prisonnières, mais ce volume vaut d'abord par la pluralité des voix qu'il fait entendre. Les textes rassemblés ici sont de longueur très inégale : le plus court ne compte que trois pages ; en revanche, la contribution d'Olga Adamova-Sliozberg, peut-être la plus intéressante, représente à elle seule le tiers de l'ouvrage. La majorité des auteurs est née dans les années 1896-1906 et appartient aux milieux intellectuels ; au moins six de ces femmes sont filles d'intellectuels. Plusieurs ont connu l'expérience de l'émigration et poursuivi des études supérieures à l'étranger. C'est dire que ces témoins ont accumulé un important capital culturel, qui leur a facilité l'accès à l'écriture : le groupe compte d'ailleurs trois poètes dont A. Efron, fille de Marina Tsvetaïeva.
- 2 Le premier intérêt de ce livre tient à sa description de l'univers concentrationnaire, même si cette dernière comporte peu d'éléments vraiment nouveaux. C'est avec un sentiment de familiarité que le lecteur y retrouve les étapes successives du calvaire des déportés : la perquisition et l'arrestation, l'arrivée en prison, les interrogatoires et leur cortège de violences, le jugement expéditif, le long voyage jusqu'au camp dans un wagon bondé où règnent le froid et la soif. Tel qu'il est évoqué ici, notamment par O. Adamova-Sliozberg, le monde du Goulag apparaît marqué par d'extrêmes paradoxes : s'il pervertit toutes les valeurs, la normalité (apparente ?) y coexiste avec la barbarie. Ainsi, le travail forcé donne lieu à une exploitation sans limites, conduisant à l'épuisement nombre de « crevards » et pourtant, à la Kolyma, « le travail était tout ce qui nous restait d'humain (...). Le travail de nos mains nous apportait de la joie (...). Le dur travail des paysans, loin des soldats d'escorte, loin des étrangers, des mauvaises gens, est le seul souvenir lumineux qui me reste des ténèbres de la vie concentrationnaire. » (p. 9091).
- 3 Les auteurs du recueil appartenaient à la catégorie des « politiques » : à ce titre, elles ont subi le règne des droit commun, dont l'administration tolérait les terribles orgies : c'est là un leitmotiv des Mémoires de déportés. Longue est la liste des violences subies ou observées dans cet univers de l'oppression : bagnards aux mains et aux pieds enchaînés, bébés maltraités qui meurent, humiliations sous prétexte d'hygiène, suicides, massacre collectif à Mariinsk (Sibérie occidentale), absence totale de respect pour les morts, viols, coups. Cependant, ces témoignages donnent l'impression qu'en dépit de toutes ces horreurs, les victimes réussissaient à garder des relations humaines : « il y avait ici un amour véritable, légitime, avec la fidélité, la jalousie, les souffrances, le mal de la séparation et le terrible sommet de l'amour, la naissance des enfants » (p. 384).
- 4 Poèmes et chansons soutenaient le moral et donnaient vie à de petits groupes que les autorités s'empressaient de disperser. Une fois accoutumées à cohabiter, les détenues observaient « quelques principes éthiques » (p. 325) : ne pas voler, par exemple. À Noël, la foi religieuse suscitait un instant de pureté, métamorphosant même les meurtrières. À plusieurs reprises, les auteurs notent des gestes d'humanité chez des médecins, mais aussi chez des responsables du Goulag : aux îles Solovki, par exemple, Monakhov (le directeur) « a embelli notre année d'existence à la prison, c'était un très brave homme » (p. 54).
- 5 D'une manière générale, la vie de ces femmes était marquée par les contrastes les plus étonnants : dans la même prison des Solovki, avant le durcissement de l'automne 1937, les

détenues choisissaient librement leurs compagnes de cellule, pouvaient emprunter des livres français à la bibliothèque et lire les journaux : il s'agit probablement d'un héritage de la période tsariste, où les révolutionnaires emprisonnés s'étaient battus avec succès pour leurs droits. Le récit de T. Lechtchenko-Soukhomlina illustre bien la coexistence des extrêmes : artiste avant son arrestation (1947), elle est déportée dans la région de Vorkouta : là, elle travaille au théâtre de la ville et rentre au camp chaque soir, sans escorte !

6 Ainsi, la vision de l'univers concentrationnaire qui se dégage de ce livre se démarque du pessimisme absolu de V. Chalamov, pour qui l'archipel du Goulag est synonyme de déshumanisation totale des bourreaux et des victimes. Personnellement, j'y vois l'empreinte d'une tradition culturelle puissante dans l'intelligentsia russe, qui se refuse à désespérer de l'espèce humaine, même dans les pires conditions¹ : « cela sonne fier, le nom de l'Homme » (Gorki). De fait, le lecteur a plus d'une fois l'impression que les auteurs usent d'euphémismes pour évoquer les situations qu'elles ont vécues.

7 L'intérêt de ce recueil ne se limite pas à la description des prisons et des camps. Il offre aussi des aperçus intéressants sur l'histoire de la Russie et de l'URSS : le procès d'une militante révolutionnaire au temps des tsars, la Terreur blanche et l'antisémitisme, la dékoulakisation, les conséquences de la collectivisation et la famine de 1932-1933, les réactions de la population au moment du « complot des blouses blanches » et de la mort de Staline. Vera Choults, qui fut reléguée au Kazakhstan, dresse un beau portrait d'une vieille paysanne baptiste ; O. Adamova-Sliozberg montre le fossé qui sépare les intellectuels et le peuple. Mais c'est sans doute à G. Zatmilova que l'on doit le témoignage le plus neuf : elle raconte en effet un épisode quasi inconnu, l'exil de plusieurs dirigeants socialistes révolutionnaires de gauche à Oufa (Oural) dans les années 1930 ; les auteurs d'une récente encyclopédie intitulée *Les partis politiques de Russie, fin XIXe-premier tiers du XXe siècle* ont utilisé cette source pour écrire la biographie d'I.K. Kakhovskaïa (1888-1960), dont G. Zatmilova évoque l'itinéraire.

8 Au total, *L'aujourd'hui blessé* mérite d'être lu, bien que dans l'ensemble il apporte plus de confirmations que de révélations.

Notes

1 Voir la critique des *Souvenirs de la maison des morts* par V. Chalamov : « Dostoïevski ne s'est pas résolu à donner des truands une image véridique. » (*Essais sur le monde du crime*, Paris, Gallimard, 1993, p. 2).

Pour citer cet article

Référence électronique

Jean-Paul DEPRETTO, « Olga ADAMOVA-SLIOZBERG et alii, *L'aujourd'hui blessé*, Lagrasse, Éditions Verdier, collection « Slovo », 1997, 441 p. », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 13 | 2001, mis en ligne le 19 mars 2003, consulté le 11 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/155>

Référence papier

Jean-Paul DEPRETTO, « Olga ADAMOVA-SLIOZBERG et alii, *L'aujourd'hui blessé*, Lagrasse, Éditions Verdier, collection « Slovo », 1997, 441 p. », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés*, 13 | 2001, 256-258.

Droits d'auteur

Tous droits réservés